

L'Iran qajar

Une rose est une rose
est une rose est une rose

L'Empire des roses – chefs-d'œuvre de l'art persan du XIX^e siècle

Musée du Louvre-Lens. Du 28 mars au 23 juillet 2018

Commissariat : Gwenaëlle Fellingier et Hana Chidiac

Scénographie : Christian Lacroix

Longtemps taxé d'occidentalisme, l'art de la dynastie qajare, qui règne sur l'Iran de 1786 à 1925, éblouit par son métissage solennel, sensuel et chatoyant. Au Louvre-Lens, 450 pièces – dont une vingtaine jamais sorties d'Iran – retrouvent l'honneur perdu de l'Empire des roses.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

Comment considère-t-on l'art qajar en France ? « Au mieux sans intérêt, au pire inesthétique », résume Gwenaëlle Fellingier, la commissaire de l'exposition du Louvre-Lens. Il suffit pourtant de se rendre en Iran pour voir combien l'art fastueux de cette grande dynastie, née au moment de la Révolution française et qui règne jusqu'à l'aube du XIX^e siècle, reste encore étonnement présent dans la société contemporaine. Malgré la rage de destruction des ultimes Shahs Pahlavi (qui ont chassés les Qajar du trône), on retrouve cet art sombre et fastueux partout dans les bazars, comme dans les intrusions contemporaines Pop de la série *Qajar* de Shadi Ghadirian. Originale et inattendue, l'impériale et jeune création artistique des rois qajars tente de préserver une identité menacée, au moment même où le pays s'ouvre au monde et à la modernité. Lorsque le chef de tribu turkmène Aqa Muhammad, rendu eunuque par un souverain Zand, s'empare du pouvoir en 1786 et crève les yeux du dernier roi de cette dynastie, il réussit à réunifier la Perse en lui donnant pour nouvelle capitale Téhéran. Allié aux Français – ce dont témoignent de grands portraits d'Askar Khan, ambassadeur

d'Iran envoyé à Paris pour offrir à Napoléon le sabre de Tamerlan – puis aux Anglais, afin de lutter contre les Russes, son neveu Fath Ali Shah donne véritablement naissance à « l'Empire des roses ». Installé au palais du Golestan – ainsi nommé d'après le recueil poétique soufi *Le Jardin des roses* de Saadi au XIII^e siècle, Fath Ali restaure la grandeur de l'art persan en reprenant les codes antiques des Achéménides et des Sassanides, ainsi que la mystique des Safavides (qui marque la naissance de l'état chiite au XVI^e siècle). Emblématique d'une autorité restaurée, le portrait du souverain assis sur un trône à l'européenne est diffusé dans tout l'empire et en Europe, sous la forme d'effigies

Jeune Femme au chador.
Vers 1840-50, huile sur toile.
Collection particulière, Genève.





Attribué à Mihr Ali.
Portrait de Fath Ali Shah.
1805, huile sur toile.
Musée du Louvre, Paris.

Vue de l'exposition *L'Empire des roses.*
Chefs-d'œuvre de l'art persan du XIX^e siècle,
musée du Louvre-Lens, 2018.



stéréotypées monumentales grandeur nature, à la « taille de guêpe et à la (très longue) barbe fleurant l'ambrosie » – symbole de virilité d'un prince fécond (qui entretient cent femmes dans son harem). S'il ne reste rien des fresques des pavillons de Negarestan, commandées en 1812 au peintre en chef des ateliers royaux Abdallah Khan, les somptueuses copies effectuées par le peintre de cour Samsam en 1904 (conservées au palais du Golestan et prêtées à Lens) donnent une idée de ces représentations éclatantes du shah qajar, entouré de ses fils et présidant

de longues files de dignitaires. Conjuguant la miniature persane aux bas-reliefs de Persépolis ou aux effigies néogothiques d'Ingres, cette *naqsha* (image) sombre et sauvage – longtemps décriée comme criarde et abâtardie – donne le ton d'un art polyvalent épris de perfection, qui s'exprime aussi bien en peinture de roses et de rossignols sur toile et sur papier qu'en calligraphies tracées au pinceau à un poil, en écriture « poussière », en carreaux de céramique épiques ou en jupes courtes vaporeuses, inspirées des tutus des danseuses russes.



Reliure à décor de rose et de rossignol.

Fin du XVIII^e ou début du XIX^e siècle, papier mâché peint sous vernis.
Musée du Louvre, Paris.

Le Louvre à l'est d'Eden

« Beaucoup de pays s'intéressent à notre pétrole mais la France est la seule à s'intéresser à notre héritage culturel », peut-on entendre aujourd'hui à Téhéran. En parallèle avec l'exposition sur l'Iran qajar au Louvre-Lens, et dans le cadre de l'accord signé en 2016 entre le musée du Louvre et l'organisation chargée des musées et du patrimoine iraniens, le musée du Louvre a en effet accepté de prêter pour trois mois au musée national d'Iran –

fondé par le Français André Godard – une cinquantaine de chefs-d'œuvre de ses collections. Réunis en un Museum central des Arts pendant la Révolution en 1793, un buste en pierre noire du prince mésopotamien Gudea et une statue de l'empereur romain philosophe et barbu Marc-Aurèle remontent le temps auprès d'un Ange Renaissance ou d'un portrait du sultan turc Mustafa II. Du jamais-vu, qui attire plus de 2 000 visiteurs par jour. ■ ED

**Le musée du Louvre à Téhéran – Trésors des collections nationales françaises.
Musée national d'Iran, Téhéran. Jusqu'au 8 juin 2018**

Mihr Ali, *naqqash-bashi* (maître-peintre) de Fath Ali Shah, impose d'abord son style solennel et brillant, fait de silhouettes allongées et de visages de jouvencelles au teint de nacre, à la bouche petite et pâle (souvent ombrée d'un fin duvet), aux yeux étirés et au monosourcil noir et fourni. Sous le règne suivant de Muhammad Shah, prince enclin au mysticisme affilié à un ordre soufi (et dont les tentatives de réforme se heurtent à de violentes révoltes), le peintre Muhammad Hasan Ashfar poursuit un art du portrait plus austère et assombri. Renouvelant le genre du portrait féminin, il n'hésite pas à représenter les femmes hors de la sphère privée. Avec sa *Princesse au chador*, Muhammad participe d'un romantisme emprunt d'érotisme, où le sein blanc découvert sous la chemise transparente, le chatoiement des étoffes et l'orfèvrerie des bijoux précieux dialoguent avec la sensualité des *Femmes d'Alger* de Delacroix. Au milieu du siècle, de retour d'Italie – où il copie Raphaël et s'initie à la lithographie –, Abu'l Hassan Ghaffari délaisse la fantaisie décorative en vogue pour mieux se concentrer sur la psychologie et la singularité physique des individus qu'il dépeint. Ironiques, salaces et pleines de vie, les 1136 illustrations qu'il fournit pour une édition royale des *Mille et Une Nuits* en 1853 comptent parmi les chefs-d'œuvre des manuscrits persans. Glissant progressivement vers les standards réalistes à l'europpéenne, son neveu Kamal al- Muk conclut la peinture qajare en s'abandonnant définitivement à l'illusion du réel. Séduit par l'idée d'un Iran moderne, et afin de « constater personnellement les moyens bénéfiques utilisés par les gouvernements pour assurer le bien-être de leurs peuples », Nasir al-Dinh Shah multiplie les voyages en Europe, où il découvre pêle-mêle l'architecture, l'opéra, le chemin de fer, le cirque, la tondeuse à gazon et la photographie. En 1844, le Français Jules Richard avait déjà expliqué au prince héritier le maniement des appareils photographiques offerts par la reine Victoria et le tsar Nicolas I^{er} (restés inusités du fait d'un mode d'emploi incompréhensible). Pris de passion pour cette invention, le jeune Shah progressiste apprend à son tour les rudiments nécessaires pour devenir lui-même photographe amateur et développer ses photos les plus intimes dans son labo. Après avoir créé en 1862 à Téhéran le glorieux atelier royal de photographie, Nasir al-Dinh Shah reçoit en audience le photographe-portraitiste Nadar,



Antoine Sevruguin. *Deux Frères*. 1880-1930, tirage à l'albumine.

lors de sa visite en France en 1873. Tandis que le mystérieux peintre Isma'il Jalayir, adepte de l'ordre soufi Zahabiyya, cisèle en noir et blanc des figures de derviches hallucinés, comme saisis par des coups de projecteur, Antoin Sevruguin, arménien né à Téhéran (cf. l'article sur *Miroirs d'Orient* dans le numéro 30 de la revue *Art Absolument*), une fois nommé photographe officiel par Nasir al-Dinh Shah, parcourt l'empire à cheval et réalise près de 7000 plaques – bombardées puis confisquées plus tard par Reza Chah Pahlavi –, dont une série illuminée sur les derviches ambulants. Alors que la révolution constitutionnelle de 1905-1911 met fin au régime féodal, la démocratique photographie a fini par surpasser l'aristocratique peinture. Parti pour un « grand tour européen » en 1923, Ahmad Shah, le dernier souverain qajar, ne laisse de son abdication qu'une photo. ■